

CLARI
A MEAUX EN BRIE,

PANTOMIME BURLESQUE,

PRÉCÉDÉE DE

CADET ROUSSEL MAÎTRE DE BALLETS,

PARADE MÉLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. BRAZIER, DUMERSAN
ET DARTOIS ;

Représentées, pour la première fois, sur le Théâtre des
Variétés, le 8 Août 1820.

~~~~~  
PRIX : 1 fr. 25 c.  
~~~~~

PARIS,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
Editeur des Œuvres de FIGAULT-LEBRUN,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N^o. 51.

~~~~~  
1820.

*Comed*

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

**462368**

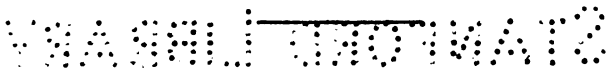
|                                 |               |
|---------------------------------|---------------|
| CADET-ROUSSEL.....              | M. Brunet.    |
| BEUGLANT.....                   | M. Lefevre.   |
| GRIGNARDET.....                 | M. Cazot.     |
| JOBAR.....                      | M. Legrand.   |
| Mlle. GRUGEOT.....              | Mlle. Cuisot. |
| 1 <sup>er</sup> . Figurant..... | M. Ossart.    |
| Quatre gamins.                  |               |

( *Dans la Salle.* )

|                            |                 |
|----------------------------|-----------------|
| M. DURAND, Coutelier.....  | M. Odry.        |
| JEANNETTE, sa fille.....   | Mlle. Maria.    |
| Mad. CAQUET, voisine.....  | Mlle. Caroline. |
| UN MEDECIN.....            | M. Victor.      |
| UN PHARMACIEN.....         | M. Arnal.       |
| UNE OUVREUSE DE LOGES..... | Mad. Bougnol.   |

( *Dans la Pantomime.* )

|                   |                               |
|-------------------|-------------------------------|
| CLARI.....        | Mlle. Grugeot.                |
| LE PERE.....      | Grignardet.                   |
| LA MÈRE.....      | Le 1 <sup>er</sup> -Figurant. |
| LE SEIGNEUR.....  | Cadet-Roussel.                |
| LE POSTILLON..... | Jobar.                        |



*La scène se passe à Meaux en Brie.*

*La première décoration représente le foyer du théâtre.*

S'adresser, pour la musique, à M. GILBERT, Chef d'Orchestre, rue de la Vrillière, n<sup>o</sup>. 4.

842.6  
382.7cb

# CLARI

## A MEAUX EN BRIE,

OU

CADET-ROUSSEL MAITRE DE BALLETS.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

JOBAR, GRIGNARDET.

JOBAR.

Tais-toi donc, j' te dis, Grignardet. Comment veux-tu que Cadet-Roussel monte un ballet avec sa troupe qui est toute démontée? nous ne sommes plus que trois sujets pour le tragique en hommes, et mamzelle Grugeot toute seule pour jouer les princesses, les amoureuses et les tyrannes... monte donc un ballet avec ça.

GRIGNARDET.

Queq'ça fait, Jobar, avec le talent on fait tout, excepté ç' qu'on ne peut pas faire. Dis-moi, qu'est-ce que nous n'avons pas joué depuis deux ans que nous roulons dans les départemens avec privilège, Mélodrames, Variétés, Vaudevilles, Tragédie, le haut genre. Quand il y a trop de personnages, on en coupe la moitié, ça racourcit les pièces et v' là tout: il y en a même à qui ça fait du bien.

*Air du pot de fleurs.*

Fernand Cortès, sans qu'ça paraisse,  
Reçut bien des coups de ciseaux,  
Et pour mieux faire aller la pièce  
On a coupé l'grand prêtre et les chevaux.  
De Racine une tragédie  
Vient par Beuglant d'être r'mis' sus l'métier.  
Il a coupé z' Achille tout entier.

JOBAR.

Ça fra crier z' Iphigénie.

Il n'y en a pas un de nous qui save danser pour jouer z' un ballet.

GRIGNARDET.

Eh ben, sais-tu chanter? ça ne t'empêche pas de jouer

• • •

dans l'Opéra. Et tu as filé des sons hier dans Zémire et Azor.

JOBAR.

Oui, j'étais en train. Surtout dans ce passage... (*Il roucoule.*) Hou, hou.

GRIGNARDET.

Oui, hou, hou. La note du chien qui a perdu son maître.

JOBAR.

Azor.

GRIGNARDET.

D'ailleurs, la pièce est affichée, faut faire une recette, on s'en retirera comme on pourra : pourvu que la salle soit pleine, c'est notre intérêt, et v' là le principal.

JOBAR.

Oh! elle sera pleine; les bourgeois de Meaux en Brie aiment le spectacle. Faut convenir qu'ils y viennent plus souvent depuis qu'on paie la moitié des billets en argent et l'autre moitié en fromages.

GRIGNARDET.

Production indigène... il faut encourager l'industrie. Cadet-Roussel, pour faire du comptant, fait circuler les fromages à la halle oùsqu'il a été étalé z'assez long-tems pour y avoir des correspondances.

JOBAR.

Quoique ça, depuis que Cadet est veuf, il n'est plus si bon garçon que du tems de sa femme. Moi, je crois qu'il fait des farces et qu'il mange la moitié des recettes, et encore c'est la moitié en argent.

GRIGNARDET.

Et nous autres nous mangeons le...

JOBAR.

Justement.

GRIGNARDET.

C'est bien régaland.

JOBAR.

Mais s'il veut que je danse, il faudra qu'il me paie.

GRIGNARDET.

Moi z' aussi... mais v' là Beuglant; il va nous dire de quoi z'y retourne.

## SCÈNE II.

Les Mêmes, BEUGLANT.

BEUGLANT.

Ah ! vous voilà ! bonjour, Jobar, bonjour, Grignardet. Eh ben, mes enfans, je crois qu'il est tems que j'arriva pour la répétition ; comment vont les battemens ?

JOBAR.

Je n'en ai pas encore fait. Je n'ai pas envie de me disloquer les jambes à crédit.

GRIGNARDET.

Cassez-vous donc les jarrets pour la danse. On n'a pas envie de faire des gambades quand on a l'estomac creux comme un violon.

BEUGLANT.

Vous connaissez Cadet, il est incapable de vous retenir votre salaire ; il est associé avec moi, et je vous assure que ce ne fut jamais lui qui vous fera banqueroute.

JOBAR.

Non, ce n'est pas ça. J'en parlais avec Grignardet, Cadet Roussel ne soigne plus le théâtre comme du tems de l'Éstrapade.

BEUGLANT.

Vous n'avez plus le même zèle.

JOBAR.

Les premiers rôles l'on perdu, les congés et les voyages l'ont gâté.

GRIGNARDET.

Et puis il donne dans les passions ; il fera des sottises pour les femmes.

BEUGLANT.

Mes amis, il faut l'excuser ; tous les grands talens ont des écarts.

GRIGNARDET.

Il avait promis à manzelle Grugeot qu'elle remplacerait Manon, et qu'il la répouserait en seconde noce ; cette jeunesse qui lui est attachée parce que v'là quinze ans qu'elle le connaît. C'est dur pour elle de voir qu'il traîne comme ça et qu'il n'en finit pas.

BEUGLANT.

Il en finira plutôt qu'elle ne croit.

JOBAR.

Cependant il fait des giries en ville, et on parle d'une certaine Jeannette, la fille d'un maître coutellier de cet endroit, à qui il en conte en sournois.

GRIGNARDET.

Et on dit que pour ça il nous fait rester long-tems à Meaux, tandis qu'on nous demande à corps et à cris à Soissons, ousque nous mangerions d'excellens z' haricots.

BEUGLANT.

N'accusez pas un homme à qui vous devez votre pain ; Cadet-Roussel est bon enfant.

JOBAR.

Chansons, chansons.

BEUGLANT.

Il vous a formés dans le tragique, il veut vous faire sauter, c'est un talent de plus ; il n'y a pas de mal qu'il vous procurât des ressources dans les occasions, et pour faire une recette, moi, je danserais sur la corde sans balancier, comme madame Saqui.

GRIGNARDET.

Ce n'est pas ça qui me retient.

BEUGLANT.

Air : *Tout ça passe.*

On aime les rigaudons,  
D'la danse on est idolâtre,  
Et l'on dans' dans les salons,  
Presque aussi bien qu'au théâtre.  
La danse jamais ne lasse,  
Aussi toujours plus joyeux,  
Bourgeois, banquiers, gens en place,  
Tout ça sante (3 fois) à qui mieux mieux.

JOBAR.

Mais mamzelle Grugeot voudra-t-elle se lancer dans les gestes et les rigaudons ; elle à qui Cadet fait dans ce moment un coulé assez conséquent.

BEUGLANT, *avec mystère.*

Mes enfans, de la discrétion, tâchez qu'elle l'ignorât encore quelque tems. Et moi, de mon côté, je vais faire l'impossible pour démancher Cadet Roussel de la boutique du coutelier, et pour que nous allions faire des recettes plus volumineuses dans le département de la Haute-Marne.

JOBAR.

Chut! v'là mamzelle Grugeot.

## SCÈNE III.

Les Mêmes, Mlle GRUGEOT.

(Elle est en robe du matin; elle a sur le dos un schall, imprimé en lithographie, représentant une bataille, et un grand sac à la main.)

Mlle. GRUGEOT, *souriant.*

Bonjour, tout le monde.

JOBAR.

Bonjour, mamzelle Grugeot.

GRIGNARDET.

Bonjour, Grugeotte.

BEUGLANT, *déclamant.*

Vous voilà dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher de son lit.

JOBAR.

Vous avez un bien joli schall.

Mlle. GRUGEOT.

Oui, c'est un cachemire de Lyon, imprimé en lithographie; c'est la mode.

*Air du Vaudeville de la bouquetière.*

Avec quel bon goût on travaille,  
Ce schall me vient de fils d'un fabricant;  
Il représente une bataille,  
Le sujet est assez piquant (*bis.*)  
Les rencontres en sont fort drôles,  
Car il se trouve, par bonheur,  
Que j' port' les Français sur mon cœur,  
Et les Prussiens sur mes épaules.

BEUGLANT.

Mamzelle Grugeot, il faut que je vous gronde; vous venez trop tard. Vous savez pourtant que nous dussions répéter ma nouvelle scène de la princesse du Poitou.

Mlle. GRUGEOT.

Ils bougonnent toujours ces auteurs, sont ils sciants.

BEUGLANT.

Il faut bien que chacun pensât à ses affaires. Je me suis

dit, on vient de remettre Démétricus au Théâtre-Français avec un nouveau dénouement, il faut que je refasse le mien aussi. J'ai fait ce matin deux vers dont je ne suis pas mécontent. Vous savez ce que vous disiez :

Enfin tout est fini, finissons cette scène ;  
Il faut que tout finisse, et l'amour et la haine.

J'ai refait deux vers descriptifs à la place, et vous direz :

Sur nos malheurs passés, amis, passons l'éponge,  
Et quittons le Poitou pour passer en Saintonge.

Je crois que vous ferez bien passer cela.

Mlle. GRUGEOT.

Ca ne m'embarrasse pas, on sait dire la comédie. Avez-vous vu Cadet ce matin ?

BEUGLANT, *déclamant.*

Je ne l'ai pas encore embrassé aujourd'hui.

Mlle. GRUGEOT.

Je ne sais pas ce qu'il fait depuis quelque tems tous les matins, mais on ne le voit plus au théâtre.

BEUGLANT.

Il faut bien qu'il fit son répertoire.

GRIGNARDET, *bas à Jobar.*

Oui, il fait son répertoire chez la petite coutelière.

Mlle. GRUGEOT.

Qu'est-ce que vous suchottez là tous les deux. Ils suchotent toujours, je parie que vous dites des bêtises sur moi ?

JOBAR.

Des bêtises, non... des farces à la bonne heure.

GRIGNARDET.

Comme tu es susceptible.

Mlle. GRUGEOT.

C'est que M. Grignardet n'est pas mal épi grammique.

BEUGLANT.

Laissons ça, ah ! ça, le ballet va toujours ce soir.

Mlle. GRUGEOT.

Pardine, il faut ben qu'il aille, puisqu'il est affiché et mon nom aussi : *Mamzelle Grugeot remplira pour la première fois le rôle de Clari.* Oh ! nous aurons du monde.



Air : *Vaud. de Voltaire chez Ninon.*

L'actrice qui créa Clari  
Est l'ornement de son théâtre ;  
Sur son talent il n'est qu'un cri :  
Le public en est idolâtre.  
J'obtiendrai p' t' être des braves ,  
Mais malgré mes soins et mon zèle ,  
Elle est à Paris , j' suis à Meaux ,  
Je suis bien loin de mon modèle.

BEUGLANT.

V' là Cadet , v' là vot' maître.

## SCENE IV.

Les Mêmes, CADET ROUSSEL.

(*Il arrive en s'essuyant le front. Il est suivi de quelques gamins.*)

CADET.

Ah ! bon , vous v' là . Y sommes-nous tous , dépêchons-nous de répéter ; c'est plus important que vous ne croyez , je tremble pour à ce soir.

Mlle GRUGEOT, *piquée.*

Monsieur Cadet , v' là donc comme vous medites bonjour ? vous êtes encore bien gentil.

CADET, *préoccupé.*

Bonjour , bonjour.

GRIGNARDET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces gamins que tu amènes avec toi ?

CADET.

Tais-toi donc , ce n'est pas des gamins . C'est des figurans , des comparses , des jeunes gens qui n'avaient rien à faire pour le moment , et que j'ai priés de nous donner z'un coup de mains .

BEUGLANT, *inquiet.*

Comment ! tu les as engagés ?

CADET.

Oui , je les ai engagés à venir pour rien . Ils verront la petite pièce gratis . Passez dans le fond , on vous appellera quand on aura besoin de vous . (*Ils sortent .*) *Parlant à un qui reste .* Jeune homme , allez vous habiller : c'est lui qui joue la mère de Clari . (*Il sort .*)

Clari.

B

GRIGNARDET, à *Cadet*.

Tu appelles ça un jeune homme !

CADET.

Un ci-devant jeune homme. Ah ! ça , mes amis , songez qu'il y va de mon tout. Je me lance dans une carrière nouvelle ; je suis lâché dans les ballets, il n'y a plus à reculer, il faut la danser.

BEUGLANT.

J'en suis fâché pour ta réputation , mon bonhomme ; si tu avais voulu , je t'aurais mis Clari en vers , et ça aurait fait une petite tragédie bien gentille.

CADET.

Laisse donc , le public ne mord plus au tragique ; nous n'avons fait l'autre jour que douze fromages avec Zaïre , et huit avec la princesse du Poitou. Voltaire te dégotte encore , mon vieux.

BEUGLANT.

Parbleu , si tu vas me parler de Voltaire... C'est un auteur à qui j'accorde du mérite. Voltaire a même fait des ouvrages que je ne désavouerais pas.

CADET.

Si je réussis dans mon ballet de Clari , j'ai bien envie de me rejeter sur le repertoire de Voltaire. Avec ça qu'il ne paye plus.

BEUGLANT.

Oui , il y a plus de dix ans qu'il est mort.

CADET.

C'est bien pour ça.

*Air : Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Fait convenir que c'est bien agréable  
 D'avoir à jouer un répertoire' gratis,  
 Et d'hériter d' maint auteur estimable,  
 En se moquant d' leurs veuv's et de leurs fils.  
 Pour éviter les procès , les querelles ,  
 Quand ils feraient des ouvrages charmans ,  
 On n' devrait plus joner de pièc's nouvelles,  
 A moins qu' l'auteur n' fut mort d' puis dix ans.

J'arrangerais bien Alzire en ballet. Mamzelle Grugeot serait charmante en sauvage , avec ça qu'on ne l'a jamais vue comme ça.

Mlle. GRUGEOT.

Ah ! c'est fort heureux que vous faisiez attention à moi.

JOBAR.

Monsieur Cadet, faites-moi donc répéter ce pas oussqu'il faut que j'arrondisse mes jambes.

CADET.

Ah ! oui , ce pas qu'est dans la première scène.

JOBAR.

Oui , je ne peux pas les arrondir du tout.... je les allonge bien.... tenez.... ( *Il donne un coup de pied à Grignardet et à Cadet, qui ont le dos tourné.* )

GRIGNARDET.

Prends donc garde à ce que tu fais.

JOBAR.

Il sait que j'ai les jambes longues, il vient se mettre là.

CADET.

Eh ! bien , qu'est-ce qu'il y a.

JOBAR.

J'allonge les jambes.

GRIGNARDET.

Je t'allongerai autre chose.

CADET, à Jobar.

Tu les allonges de trop ; voyons , plie les jarrets... tu ne t'exerces donc pas chez toi. Qu'est-ce que tu fais le matin ?

JOBAR.

Dame , je déjeûne quelquefois.

CADET.

Faisons quelques pliés. Plie , va. ( *Ils font des pliés.* )  
Plie.

BEUGLANT , poussant le genou de Jobar avec sa canne.  
C'est cagneux ça.

CADET, à Jobar.

Ah ! mon Dieu ! que tu es roide. Tes jambes ont l'air de deux cottesrets. Fais la révérence comme une femme ; mademoiselle Grugeot , voulez-vous faire une révérence. ( *Mlle Grugeot fait la révérence , Jobar essaye d'en faire une.* ) Grignardet , donne moi mon manche à ballet.

JOBAR, vivement.

Qu'est-ce que tu en veux faire ?

CADET.

Rien. N'ayes donc pas peur. C'était pour te montrer

pour battre la mesure. Mais il est trop tard, ça ira à ce soir comme ça pourra.

*Air : Pour étourdir le chagrin..*

Finissez de babiller,  
L'heure avance  
Et rien n' commence;  
Songez à décaniller  
Pour aller  
Vous habiller.

JOBAR.

Sur ma danse et sur mes pas  
Vous n' me f'irez pas de reproches,  
Vous verrez que j' n'aurai pas  
Mes deux jambes dans mes poches.

CADET.

Finissez de babiller, etc.

TOUS.

Finissons de babiller, etc.

(*Beuglant, Grignardet et Jobar sortent.*)

## SCÈNE V.

Mademoiselle GRUGEOT, CADET-ROUSSEL.

CADET.

Allons, mamzelle Grugeot, à nous deux, la grande scène de séduction.

Mlle. GRUGEOT.

Nous voilà seuls, et j'ai quelque chose à vous dire justement en particulier.

CADET.

L'art avant tout. Faut s'occuper du public.

Mlle. GRUGEOT.

Je sais mon rôle, je n'ai que faire de vos avis. D'ailleurs il faut que je vous arrache les yeux.

CADET; *lui arrôtant les deux mains.*

Ah ! arrondissez donc vos bras avec grâce, comme ça.

Mlle. GRUGEOT.

Ecoute-n'oi, Cadet.

CADET.

Essayons la répétition de la danse ; voyons, placez-vous là. Vous savez que je suis un séducteur ?

mlle. GRUGEOT.

Oui, je le sais, tu en comptes à toutes les femmes, et tu me mets dans le sac aux oubliés. Moi, qui ai la bêtise de t'aimer.

CADET.

Deux jetés battus et un entrechat. (*Elle les fait.*) Bien.

mlle. GRUGEOT, *en position.*

Mais il faudra que t'en finisses, et que tu m'épouses.

Air : *Pantin, Pantin que j'aime.*

Cadet, Cadet, j' soupire,  
Et toi seul est de mon cœur  
Vainqueur.  
Je veux au moins te dire  
Deux mots  
De mes maux  
A Meaux,  
Tous les sermens sont frivoles.

CADET.

Là nous faisons  
Quelques rigaudons.

mlle. GRUGEOT.

Et cependant tu t'envoles.

CADET.

Avec des ail's de pigeons.

mlle GRUGEOT

Cadet, Cadet, j' soupire, etc.

CADET, *sautant.*

Sautons, sautons, j'admire  
Cet art qui vous rend d'mon cœur  
Vainqueur;  
Ça vaut mieux que de m'dire  
Deux mots  
De vos maux  
A Meaux.

mlle. GRUGEOT, *en position.*

Cadet, tu sais ce que j'ai fait pour toi.

CADET.

Une échappée. Je m'éloigne.

mlle. GRUGEOT.

Reviens t'a moi.

CADET.

Vite, pour votre sortie, deux pas de basque et un coulé.

mlle. GRUGEOT, *après les avoir faits.*

Monstre, tu me le paieras. (*Elle sort.*)

## SCÈNE VI.

CADET, *seul.*

La v'là envolée; c'est bien heureux; on a autant de mal dans les ballets que dans la tragédie, et l'amour est aussi embêtant que le mariage. Ah! Jeannette! belle coutelière; pourquoi t'ai je vue dans le comptoir de ton père!

## SCÈNE VII.

CADET, BEUGLANT.

BEUGLANT.

Comment, Cadet, tu déclames. Des battemens, mon garçon.

CADET.

Ah! te voilà Beuglant. Eh bien, as-tu arrangé les décors?

BEUGLANT.

Oui, j'ai eu de la peine... mais c'est égal.

CADET.

Tâche que ça soit frais. Tu sais que nous avons annoncé avec décors nouveaux.

BEUGLANT.

Sois tranquille.

*Air: Vaud. du printemps:*

Avec un peu d' charlatanisme,  
Car il en faut mêm' dans les arts,  
On triomphe du rigorisme,  
Et l'on trompe tous les regards.  
L'Opéra nous en donn' des preuves;  
A ce théâtre si suivi,  
Combien de chos's qui paraiss'nt neuves  
Et dont on s'est un peu servi.

(*On entend sonner derrière le théâtre.*)

V'là la sonnette, le public est entré, je sens la recette. Va t'habiller, Cadet.

CADET.

Et toi, va te mettre au trou du souffleur, pour souffler la pantomime. Je vas compter les fromages.

(*Ils sortent tous les deux; la toile baisse.*)

## SCÈNE VIII.

Une Ouvreuse (*aux 1<sup>res</sup>. loges.*) JEANNETTE, Madame CAQUET.

L'OUVREUSE, *dans la loge.*

Je vous dis, Mesdames, que vous ne pouvez pas entrer dans cette loge.

MAD. CAQUET, *en y entrant.*

Pourquoi donc ça, Madame?

L'OUVREUSE.

Parce qu'elle est louée. Voyez le carton.

JEANNETTE, *s'asseyant malgré l'ouvreuse.*

Tant pis, Madame, j'y suis et j'y resterai.

M. DURAND, *dans le parterre.*

Qu'est-ce que c'est donc que cette dispute-là... Tiens, c'est ma fille.

JEANNETTE, *dans la loge.*

Ah ! c'est mon père. Dites donc, mon père, on ne veut pas nous placer.

M. DURAND.

Madame l'ouvreuse.

L'OUVREUSE.

Monsieur.

M. DURAND.

Voulez-vous placer ma fille ?

L'OUVREUSE.

Ça ne se peut pas.

M. DURAND.

Comment, ça ne se peut pas, et pour qui prenez-vous ma fille ?

L'OUVREUSE

Eh ! mon Dieu, pour un billet donné.

M. DURAND, *montant sur la banquette.*

Qu'appellez-vous billet donné ? Votre Directeur me fait repasser ses rasoirs et ses couteaux gratis, j'espère qu'il est bien payé, votre billet.

L'OUVREUSE.

Cela ne me regarde pas. Je fais mon devoir.

M. DURAND.

Placez ma fille, ou je vais appeler l'inspecteur. (*L'Ouvreuse sort.*) Voilà bien de l'embarras pour une pièce de ce genre-là.

BEUGLANT, *passant sa tête par le trou du souffleur.*  
Où est-il donc ce Monsieur?

M. DURAND.

Me voilà.

BEUGLANT.

Comment, vous venez sans payer, et vous vous permettez de critiquer notre répertoire; vous êtes bien gentil.

M. DURAND.

Je suis aussi gentil que vous... Ah! c'est Beuglant, il est superbe. Imaginez-vous que je lui ai remis une lame à un canif, qu'il ne m'a pas encore payée. Il disait qu'il faisait de mauvaises pièces parce que son canif ne coupait pas... Nous verrons comment il les fera à présent.

BEUGLANT.

Silence. Le ballet va commencer; mettez-vous sur votre banquette et taisez-vous.

M. DURAND.

Comment, que je me taise, ça ne vous regarde pas.

BEUGLANT, *toujours dans le trou du souffleur.*

Si, Monsieur, cela me regarde; je suis chez moi.

M. DURAND.

Eh bien, vous n'êtes pas trop bien logé. Laissez-moi donc tranquille, je suis connu ici. Je me nomme Durand, honnête coutelier, rue des Ciseaux, à la bonne lame. Ma fillé es-tu bien placée?

JÉANNETTE.

Oui, mon père.

M. DURAND.

Une autre fois, quand tu voudras être bien placée, il faudra donner la pièce aux ouvreuses. On met toujours des petits cartons aux loges pour faire croire qu'elles sont louées. Mais en donnant la pièce, elles ôtent le petit carton et vous placent... Ah! mon dieu... dites donc, ma voisine, Madame Caquet, nous souperons ce soir ensemble?

MAD. CAQUET, *dans la loge.*

C'est bon, mon voisin, c'est bon; tout le monde n'a pas besoin de savoir ça.

M. DURAND, *la bouche entre les mains.*

C'est juste, je vous dis cela entre nous, ça suffit. Je vous attendrai à la porte, au dépôt des cannes. (*On frappe trois coups sur le théâtre.*) Ah! voilà les trois coups. En place... Je suis fou des pantomimes, parce qu'on n'entend pas de bêtises.

(*Il s'assoit.*)

(*On joue l'ouverture et la toile se lève.*)



---

---

# CLARI,

PANTOMIME.

---

*Le théâtre représente une campagne ; à droite ,  
une cabane de paysans, un banc de gazon  
auprès ; une route dans le fond.*

---

## SCENE PREMIERE.

Le père et la mère de Clari sortent de leur chaumières avec leurs outils de travail.

*Air : Tôtô , tôt , battez-chaud.*

## SCENE II.

Les Précédens , Clari arrive avec une houlette, et d'un air innocent.

*Air : j'avais égaré mon fuseau.*

Elle embrasse son père et sa mère, qui lui recommandent d'être bien sage.

*Air : j'aimerais mieux garder.*

Le père s'en va aux champs ; il dit adieu à sa femme et sort. La mère dit sa fille de travailler et la fait asseoir ; elle se met à filer devant la porte. La mère rentre chez elle.

*Air : Il faut que l'on file , file , doux.*

## SCENE III.

CLARI, un Postillon.

Un postillon arrive avec une lettre à la main ;

il aperçoit Clari, lui donne une tapè sur l'épaule, et lui présente la lettre.

*Air de la petite poste de Paris.*

Il développe un grand rouleau qu'il avait sous le bras, et qui représente Cadet-Roussel dans l'habit du Glorieux.

*Air : Oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !*

Clari admire le portrait que le postillon accroche à la maison.

*Air : Portrait charmant.*

#### SCENE IV.

Les Mêmes, Cadet-Roussel avec l'habit du Glorieux, une culotte de nankin, des bas bleus, des souliers à cordons, un chapeau de Garde national avec un grand plumet, l'épée au côté.

*Air : Il était une fille.*

Il se présente à Clari et lui prend la main. Ils descendent la scène; il lui fait une déclaration.

*Air : Le premier pas.*

Clari veut fuir la séduction.

*Air : Tu n'auras pas petit polisson.*

Il lui offre un mouchoir.

*Air : Ce mouchoir, belle Raimonde.*

Elle le refuse.

*Air : ça n'se peut pas.*

Le seigneur paraît étonné.

*Air : je n'ai jamais vu comme ça.*

Après avoir essuyé plusieurs refus, il lui présente un papier qui est une promesse de mariage.

*Air : L'hymen est un lien charmant.*

Elle l'écoute.

*Air : ça fait , ça fait toujours plaisir.*

Le seigneur fait entendre au public qu'il la trompe.

*Air : Nous nous marierons dimanche.*

Il demande un baiser , elle le refuse.

*Air : de ton baiser la douceur passagère.*

Le seigneur veut l'emmener , elle résiste.

*Air : venez à mon secours.*

## SCENE V

Les Précédens , LE POSTILLON.

La voiture de Meaux paraît au fond. Le postillon en descend et arrête Clari , qui s'évanouit dans les bras du seigneur.

*Air : Eh ! aye , et hu , et aye , et hu , v'là comme , etc.*

Le seigneur donne un éventail au postillon qui évente Clari ; on la met dans la diligence ; le seigneur s'y place et le postillon se met sur le siège. La voiture part.

*Air : Bon voyage , cher Dumollet.*

## SCÈNE VI.

Le Père et la Mère de Clari.

Ces deux personnages arrivent et voient partir leur fille en voiture. Ils se désolent.

*Air : J'ai perdu mon âne.*

Pendant la dernière scène de cette pantomime , Jeannette , qui est dans la salle , se démène dans sa loge comme quelqu'un qui est troublé.

Ici , Jeannette se lève , s'écrie dans sa loge :  
Ciel ! mon père.

MAD. CAQUET, *la conduisant à la porte de la loge.*

Ah! mon dieu, elle se trouve mal.

M. DURAND, *se levant dans le parterre.*

Qu'est-ce que c'est, ma fille se trouve mal, Messieurs, laissez-moi passer que je vole à son secours. Excusez, si je crotte vos rédingottes, c'est l'amour paternel qui marche sur les banquettes. *(Il sort.)*

MAD. CAQUET, *de la loge.*

Monsieur Durand, votre fille est dans le corridor, mais des jeunes gens l'entourent, ça la suffoque.

CADET, *s'avancant sur la rampe.*

Madame, si vous voulez un endroit où il y ait de l'air, amenez-la au foyer du théâtre.

MAD. CAQUET.

Bien obligé, monsieur l'acteur, ce n'est pas de refus, monsieur l'acteur. . . ah! j'ai parlé à un acteur.

*(Elle sort de la loge.)*

UN MÉDECIN, *se levant de l'orchestre.*

Messieurs, si vous avez besoin d'un médecin, me voilà ; je m'offre avec plaisir. Secourir l'humanité, c'est le plus bel usage qu'on puisse faire de ses connaissances en hygiène. Par où faut-il passer?

CADET, *lui tendant la main.*

Par ici ; donnez-moi la main, c'est le plus court. Prenez garde de vous casser la jambe ; mais comme vous êtes du métier, vous sauriez la remettre. *(Il sort)*

LE MÉDECIN, *sur le théâtre.*

J'aime mieux ne pas prendre cette peine. *(Il lorgne.)* Je n'étais jamais monté sur un théâtre. C'est original tout à fait. Ah! voilà la première actrice. Mlle. Grugeot, vous êtes charmante.

Mlle. GRUGEOT, *minaudant.*

Vous êtes bien honnête, Monsieur.

LE MÉDECIN.

Si vous n'aviez pas de médecin, je me présenterais pour être le vôtre.

Mlle. GRUGEOT, *à part.*

Il est charmant, ce jeune médecin.

CADET, *accourant.*

Monsieur le médecin, cette jeune fille a des étouffemens.

LE MÉDECIN, *lorgnant Mlle. Grugeot.*

Coupez son lacet. *(Il prend la main de Mlle. Grugeot.)*  
Quelle jolie petite main.

M. DURAND, *accourant, est heurté par Cadet.*

Monsieur le médecin, ma fille ne se trouve pas bien du tout, elle a des crispations.

LE MÉDECIN.

Ah! diable, il faudrait des anti-spasmodiques, de l'éther sulfurique, de l'alcali volatil fluore. Tâchez de mettre la main sur un apothicaire.

M. DURAND.

Où voulez-vous que je trouve un apothicaire. (*s'avançant vers le public.*) Messieurs, n'y aurait-il pas parmi vous un apothicaire? C'est que c'est une jeune personne qui se trouve indisposée, ça nous rendrait bien service. Il n'y a pas un apothicaire... là bas, sur le derrière... personne ne dit mot.

L'APOTHICAIRE, *se levant dans une loge.*

Si Monsieur demandait un pharmacien, on pourrait lui répondre.

M. DURAND.

Il n'y a donc plus d'apothicaires, à présent?

L'APOTHICAIRE.

Non, Monsieur, nous sommes pharmaciens, chimistes.

M. DURAND.

Pharmacien, apothicaire, c'est toujours le même procédé.

LE MÉDECIN, *reconnaissant l'Apothicaire.*

Eh! c'est vous M. Jujube. Avez-vous quelques drogues sur vous?

L'APOTHICAIRE.

Qu'appellez-vous drogues? Ce sont vos ordonnances qui sont des drogues. Un pharmacien ne vend que des spécifiques.

CABÉT, *arrivant.*

Messieurs, la jeune personne va mieux; la voici qu'on l'amène.

## SCENE VII.

Les Précédens, JEANNETTE.

JEANNETTE, *est soutenue par Mad. Caquet et Beuglant.*  
(*Apercevant Cadet-Roussel, elle jette un cri et tombe aux genoux de son père.*)

Ah! mon père, je me jette à vos pieds.

M. DURAND.

Pourquoi donc ?

CADET, *à part.*

Elle va tout découvrir.

JEANNETTE.

Pardonnez-moi ?

M. DURAND.

Ne fais donc pas de bêtises... Est-ce que tu vas faire comme Clari ?

JEANNETTE, *avec feu.*

Je suis une fille coupable. Sachez tout, apprenez tout. La diligence m'a porté un coup, parce que ce soir même je devais me laisser enlever après le spectacle.

M. DURAND.

Enlever ! et par qui ?

CADET.

Vous saurez ça, chez vous. (*Bas à Jeannette.*) Ne dites donc rien.

JEANNETTE.

Si, je dirai tout. Mon père, quand j'ai vu cette fille séduite, c'te promesse de mariage, j'ai tombé en syncope.

M. DURAND.

Tu n'étais pas tout à fait pervertite, puisque cette pantomime morale t'a fait une impression simultanée et que tu es revenue en toi-même.

JEANNETTE.

Eh ! ben, non, je ne suis pas revenue. Ça n'est pas ça, mon père, vous n'y êtes pas du tout. Je suis perdue, j'aime mon séducteur.

M. DURAND.

Mais qui donc ?

TOUS.

Oui, qui ?

JEANNETTE, *montrant Cadet-Roussel.*

Lui, le joli seigneur, monsieur Cadet-Roussel ?

(*Elle le prend par le bras.*)CADET, *à part.*

Je suis pincé.

Mlle. CRUGEOT, *le prenant de l'autre côté.*

V'là donc pourquoi tu me plantais-là, casse cœur.

CADET, *à part.*

Ah ! qu'elle si... tuation. Eh ben, oui, Mesdames ; d'ailleurs je suis veuf et maître de ma main comme de mon cœur.

DURAND.

Quoi! ma fille, tu aimerais un artiste ambulante?

CADET.

Permettez, Monsieur. Je suis ambulante pour la gloire, et je serai sédentaire pour l'amour. Au surplus, j'adore Mademoiselle votre fille, et vous n'avez qu'un mot à dire pour que ça finisse comme à l'Opéra.

JEANNETTE.

Mon père, dites le mot.

DURAND.

Oui, ma fille, je vais le dire. M. Cadet-Roussel, si vous êtes le mari de Jeannette... renoncerez-vous à Clari?

CADET.

Net.

DURAND.

C'est bien. (*Au chef d'orchestre.*) En ce cas, allez.

### VAUDEVILLE.

BEUGLANT.

Air: *Vive le vin, vive ce jus divin.*

Par sa finesse,  
Et par son naturel,  
Si Cadet s'montre tel  
Qu'il fut dans sa jeunesse,  
Puisse ce soir un rire universel  
Accueillir le gros sel  
Du vieux Cadet-Roussel.

CHOEUR.

Par sa finesse, etc.

Mlle GRUCÉOT, *au public.*

Air: *Rassurez-vous, troupe jolie.*

Comme à l'Opéra, pour vous plaire,  
Je viens de sauter plus d'un pas,  
Et ce soir vous m'avez vu faire  
Des coulés et des entrechats. (*bis.*)  
J'ai fait mainte et mainte pirouette,  
J'ai même fait des pliés charmans,  
Pour que la danse soit complète  
Que vos mains fassent des battemens.

CHOEUR.

Par sa finesse, etc., etc.

### FIN.